

## **La nuit du 3 au 4 Août 1944**

Le texte ci-après reprend ceux de M. Henri COULON, Maire de Saint Mars du désert lors de la commémoration du 25ème anniversaire le 3 août 1969 et de M. Patrice HAURAY, adjoint de Philippe TOUZOT, Maire, lors du 40e anniversaire célébré le 13 mai 1984, parus dans le bulletin municipal de juin 1984, ainsi qu'un témoignage de l'Abbé Nicolas, vicaire à St-Mars-du-Désert en août 1944.

Les premiers jours du mois d'août 1944, les troupes alliées débarquées sur les côtes de la Manche s'enfoncent rapidement dans différentes directions et se rapprochent de Rennes. Les prisonniers des prisons et des camps se reprennent à espérer. Beaucoup de ceux-ci avaient été torturés et sont en mauvaise condition physique.

Pourtant, pour des prisonniers du camp Margueritte et de la prison départementale Saint-Charles de Rennes, plus d'espoir : Les troupes allemandes qui se replient sous la pression des armées alliées ne font plus de cadeau. Le matin du 3 août, elles entassent dans les wagons (50 à 80 par wagon) des hommes et des femmes arrêtés depuis plusieurs mois pour leurs activités ou leur participation au ravitaillement des maquis et des réseaux de résistance.

Combien sont ces prisonniers ? Près de 2000 sans doute, 1480 hommes certainement, emmenés vers la déportation (767 Français, 350 Françaises plus des prisonniers anglais et américains), des déserteurs allemands et quelques condamnés de droit commun.

Le convoi de 54 wagons à bestiaux où sont enfermés ces prisonniers gardés par des S.S. quitte Rennes, et afin d'éviter les bombardements de l'aviation alliée qui sillonnait les voies et noeuds ferroviaires importants, le train est dirigé sur Nantes, pour prendre ensuite la direction de l'est, c'est à dire des camps de concentration.

Après plusieurs arrêts entre Rennes et Nantes, c'est au début de cette nuit du 3 au 4 août 44 que le train quitte cette dernière ville, empruntant la ligne Nantes-Segré.

Pourtant à la gare de Chantenay, l'espoir renaît : des cheminots passent aux prisonniers des bouteilles d'eau en verre teinté qui contiennent des limes, des lames de scies. Conscients de ce qui allait être leur sort, bon nombre de ces prisonniers qui ne voulaient pas mourir jeunes, décident de tenter l'évasion. Partiellement protégés par le camouflage qui couvre les wagons, les prisonniers scient les barreaux de leurs étroites lucarnes. Par ces ouvertures, certains réussissent à se glisser et tandis que le train roule dans la nuit claire, ils ouvrent les portes de deux wagons. Il est près de minuit, il reste à attendre le moment propice pour s'évader. Ce moment arrive bientôt.

A Saint-Mars-du-Désert dans la longue et dure rampe du Perray, le train lourdement chargé, est obligé de ralentir à l'approche d'une courbe, 31 hommes s'élançant du train à hauteur du passage à niveau du lieu-dit le Bazar à 3 kilomètres du bourg, roulent sur les ballasts et tentent de gagner les haies et buissons proches.

Hélas, la fatalité est au rendez-vous. A 50 mètres de là, sur la route, une

patrouille de six chenillettes et autos blindées allemandes est arrêtée, en panne d'après certains, mais de toute façon le passage à niveau était fermé pour le passage du convoi. La nuit est, rappelons-le, très claire. Les membres de la patrouille allemande lancent des fusées pour alerter les responsables du convoi de la tentative d'évasion et ouvrent immédiatement un feu nourri d'armes automatiques. Le train stoppe. Des recherches sont aussitôt entreprises, accompagnées par les fusillades tant des troupes accompagnant le convoi que des occupants des chenillettes cherchant à atteindre les évadés qui s'enfuient dans la campagne. Il est près d'une heure du matin. Les recherches durent une partie de la nuit (jusqu'à 4 h 30 environ). Les éclairs strient le ciel. Les Allemands arrêtent tous ceux qu'ils trouvent.

A l'aube, après le départ du train, on découvre 4 tués : 3 évadés tombés sous les balles allemandes (deux furent abattus aux Basloirs) et un quatrième qui, étant grièvement blessé, avait été achevé à la Sigoulière de deux balles dans la tête par les occupants des chenilles, comme en témoigne le brancard conservé en mairie (après avoir reçu les soins du Docteur EZANO, de M. L'Abbé Nicolas, alors vicaire à St-Mars-du-Désert et d'une soeur infirmière, Soeur Alexandre, venus assister le blessé au péril de leur vie.

Recouverts de linceuls fournis par les habitants, les quatre tués sont transportés à la salle du patronage transformée en chapelle ardente. Le dimanche suivant toute la commune assiste aux obsèques, alors que pourtant la région n'est pas encore libérée.

C'est en souvenir de ces jours tragiques que fut inauguré le 22 juin 1947, en présence du général AUDIBERT, un monument sur les lieux même où fut achevé la 4ème victime M. L'AZOU, à la Sigoulière Ce monument porte les noms des 4 fusillés: Jean Marie L'AZOU, Pierre GAUTHIER, Marcel LE DROGOFF, Robert THOUEMENT.

Pour étayer les faits, voici le récit que M. l'Abbé Nicolas avait fait parvenir à M. le Maire quelques années après :

« Ces événements tragiques de l'évasion du train des déportés et du massacre, de Jean Marie L'AZOU, Pierre GAUTHIER, Marcel LE DROGOFF, Robert THOUEMENT se sont produits à St Mars dans la nuit du 3 au 4 août 1944. »

Mon aventure personnelle

Je venais de terminer la messe (donc vers 7 heures solaires). Monsieur BERNIER vient me trouver à la sacristie : "cette nuit, il y a eu fusillade du côté de la Gare... on parle d'un train... de blessés, de morts".

Sans prendre le temps d'avalier la tasse de café, je pars immédiatement en vélo. En route, des gens (parmi eux M. SOUDE) me préviennent du danger "Attention, les Allemands tirent".

Je longe la voie ferrée, après la Gare, il y a déjà un petit groupe de gens de St-Mars, parmi eux le Docteur EZANO.

Le long de cette voie ferrée face aux Bas-Loirs, Jean Marie L'AZOU est couché gravement blessé, mais tout à fait conscient. Il se confesse admirablement, accepte que j'aille lui chercher la communion, me parle de sa famille, il s'inquiète de son état. Très honnêtement je le rassure, car je ne le crois pas mourant. Il repose sur le brancard de la Mairie qui servira hélas de preuve.

Le plus rapidement possible je viens pour chercher l'Eucharistie, mais à mon retour quatre Allemands sont là. En m'apercevant, ils braquent leur fusil contre moi. J'avoue, les sachant exaspérés, que j'ai bien cru que ma dernière heure était arrivée. En quelques secondes, il m'en est passé des choses par la tête. Je dois ajouter que lorsqu'ils ont reconnu à ma soutane et à mon surplis qu'il s'agissait d'un prêtre, ils ont baissé leurs armes.

Jean Marie L'AZOU a remarquablement communié. Crispés, les Allemands ne savaient que faire. Nous avons attendu quelques interminables minutes. Les gens qui étaient là (je ne me soutiens plus bien qui, le Docteur EZANO sûrement, je crois 5 ou 6 autres) nous étions sommés d'avoir les mains derrière la nuque.

Un moment, les Allemands ont baragouiné quelque chose. Ils ont commandé à des Français de prendre le brancard ; le groupe et les porteurs nous avons voulu revenir vers la Gare mais le chef des 4, sergent ou caporal, nous a fait signe d'aller vers les prés, direction Longrais. Arrivés près d'une haie, toujours ce détestable petit sous officier ou caporal nous a brutalement fait signe de déposer le brancard et de partir vers la Gare. Qu'a pensé Jean Marie L'AZOU en se voyant seul avec les 4 Allemands, il n'a pas parlé, mais son regard !

On sait la fin tragique de cette affaire. Les Allemands ont pris le brancard. Près de la route de Nantes en contre-bas, là où la Croix-Souvenir a été érigée, Jean Marie L'AZOU fut lâchement assassiné de deux balles dans la tête.

A peine de retour, on me signale de partout qu'il y avait sûrement des morts. Les habitants des Bas-Loirs me guident vers les corps de Pierre GAUTHIER, Marcel LE DROGOFF, Robert THOUEMENT... puis, un peu plus tard vers celui de Jean Marie L'AZOU plus éloigné...

Sur eux je cherche leurs adresses respectives, je groupe les petites bricoles qu'ils avaient sur eux, en vue de les faire parvenir, si possible en ces temps troublés à leur famille. M. l'Abbé GAUTHIER (frère d'une des victimes) m'a dit combien il avait été ému de recevoir ces objets, et, en particulier le chapelet que son si jeune frère (il avait 18 ans) portait sur lui.

Les 27 rescapés après une fuite éperdue dans une campagne dont ils ignorent tout, cherchent un abri. Ils sont exténués, certains ne sont même plus capables de couper leur pain. D'autres bénéficient de chance insensée : un évadé monté dans un arbre est pris en joue, par des Allemands - : heureusement en un éclair, le fugitif peut se glisser dans le tronc qui par bonheur est creux. Les 27 rescapés ne sont pas repris grâce au courage de la population. Au hasard de leur fuite, ils sont recueillis dans les fermes des environs où ils sont réconfortés, peuvent faire une toilette rapide et changer de vêtements. Sans s'être concertée, la population oppose à l'ennemi une véritable conspiration du silence.

Il faisait très chaud. On ne pouvait laisser les corps dehors en plein soleil. D'accord avec M. BUREAU (Maire), j'ai commandé 4 cercueils. Les artisans de St-Mars ont voulu que ce soit des cercueils de chêne et non d'un bois quelconque.

Je me suis mis en rapport avec un photographe de Nantes (replié à St-Mars-du-Désert, bas du bourg, route de Ligné) pour photographier les 4 malheureux. Ce Monsieur photographiera aussi la Chapelle ardente et la cérémonie de sépultures.

Je me reprocherai toujours d'avoir décidé, avec le photographe de ne pas avoir pris une photo du petit Pierre GAUTHIER. Il était totalement défiguré, la balle (ou les balles) l'ayant atteint en pleine tête. Plus tard, j'ai su combien sa famille aurait aimé avoir cette photo, même épouvantable. Pauvre gosse si jeune également orphelin.

La figure de Robert THOUEMENT, Marcel LE DROG OFF, Jean Marie L'AZOU était bien déformée mais reconnaissable tout de même.

A M. Théophile GROIZEAU, de la Réserve j'ai demandé de prendre le corbillard et de ramener les 4 cercueils à la salle du patronage dont les sièges ont été enlevés et qui était remarquablement agencé en chapelle ardente, avec draperies, fleurs, emblèmes. C'était très impressionnant, comme fut très impressionnante la sépulture du dimanche matin. Impressionnant mais tragique.

#### Cérémonie de sépulture

Ce fût la grande foule dans l'église, le sacristain M. DUBOIS avait disposé tables et tréteaux, couverts de draperies mortuaires. Les cercueils disparaissaient sous les fleurs. Des jeunes gens, six au moins par cercueil, se sont fait un devoir de porter au cimetière ces victimes dont certains avaient leur âge.

Dès que les familles des malheureux furent prévenues, elles ne tardèrent pas à venir se renseigner sur les circonstances atroces de la mort de l'un des leurs et, décidèrent, malgré les difficultés de transport de l'époque d'emmener leurs défunts dans le cimetière familial.

Ces événements avaient profondément impressionné la population de St-Mars-du-Désert.

Dans les mois qui suivirent les habitants des Bas-Loirs se sont cotisés pour placer une croix sur le lieu de l'évasion, croix qui a été remplacée 25 ans plus tard en 1969.

Sur le bord de la route de Nantes presque à l'endroit où Jean Marie LAZOU fut achevé, la municipalité a fait ériger une croix monumentale qui porte le nom des 4 malheureux.

Et pour certains Bretons du Finistère, des Côtes du Nord, de L'Ille et Vilaine, et même du Morbihan, St Mars du Désert dont ils n'avaient jamais entendu parler auparavant leur laisse un goût de tragique, de mort, de violence... mais aussi une saveur d'accueil et de fraternité.

Le 3 août 1969, pour commémorer le 25e anniversaire de ces événements, s'est déroulée une cérémonie émouvante à laquelle contribuèrent beaucoup MM. BELIER, PAGEAU et COULON. La journée commença par l'inauguration d'une plaque fixée au mur du hall d'entrée de la mairie "Les Déportés se souviennent". Après la messe célébrée en la présence de M. l'Abbé NICOLAS et M. l'Abbé GAUTIER, une foule nombreuse se rendit en silence au monument de la Sigoulière.

Monsieur le Maire, Monsieur le PEN, vice-président de l'amicale rappelèrent brièvement les faits. Et ce fut dans une atmosphère poignante que s'élevèrent dans le matin blafard les échos du chant "Nuit et Brouillard". Après le déjeuner, tous les assistants furent conviés à se rendre aux Basloirs et dans les environs, dont les

habitants avaient été au coeur des événements : on pouvait encore voir des traces de balle sur la maisonnette du Bazar. Les évadés, leurs familles, tous les assistants (jeunes et moins jeunes) conservent un souvenir ineffaçable de cette journée.

- Le 20 avril 1980, "L'Amicale Fraternelle des Déportés, internés et disparus" organisa à nouveau à Saint-Mars, son congrès annuel. La journée se déroula dans le même esprit de souvenir, de reconnaissance et d'amitié qu'en 1969. Après l'office religieux, Mme REDOUTE dévoila la plaque du 3 août 1944, Monsieur le Maire ayant rappelé que la municipalité avait décidé de dénommer ainsi une rue principale afin de perpétuer le souvenir de ce tragique épisode...

Le 13 mai 1984, l'Amicale organisait à St-Mars son 16e Congrès à l'occasion du 40<sup>e</sup> anniversaire.

Le 11 septembre 1994, en ce 50e anniversaire, St-Mars reçoit l'Amicale Fraternelle des Déportés, internés et disparus des convois des 2 et 3 août 1994, et se souvient...

Ce récit peut être complété par la liste des évadés et des extraits de livres et de récits, à savoir :

Liste des évadés de Saint-Mars-du-Désert  
Extrait du livre de René Pichavant : Clandestins de l'Iroise  
Extrait du livre 39/45 du Finistère Thomes –Grand  
Récit de Joseph Aballea  
Récit de R Le Pen  
Récit de Madame Redouté  
Récit de Vincent Toullec

#### Liste des évadés du convoi du 3 août 1944 Rennes - Strutoff – Dachau

L'Amicale Fraternelle nous a communiqué la liste des évadés de la nuit du 3 au 4 août 1944 à Saint-Mars-du-Désert :

#### 11 du 1<sup>er</sup> wagon :

ABALLEA J. – Brest (Finistère nord)  
CAM J.  
GARNIER J  
GUILLERMOU  
HUGUES Y. – St Briec (Côtes du nord)(1)  
LE BRILON – Bourbriac (Côtes du nord)(1)  
LE PEN R. St Malô (Ille et Vilaine)  
LE PULOCHE J.  
PENDUFF G. – Douarnenez (Finistère sud)

PICHON

QUINQUIS Y. – Brest (Finistère nord)

20 du 2<sup>ème</sup> wagon : 16 échappèrent aux Allemands

LA MARRE J. – Landerneau (Finistère)

L'AMINOT L. – Plouescat (Finistère)

L'AZOU F. – Plouescat (Finistère)

L'AZOU Y. – Plounévez-Lochrist (Finistère)

LE GRAND – Morlaix (Finistère)

MASSON F. – St Aubin-du-Cormier (Ille et Vilaine)

PERRONO F. – Guénin (Morbihan)

PERRONO J. – Guénin (Morbihan)

PERROT A. – Locquéolé (Finistère)

PUPETTO – Lacmy

RANNOU J. – Morlaix (Finistère)

ROLLAND J-L. – Landerneau (Finistère)

THOUEMENT R.

TOULLEC V. – Plouescat (Finistère)

TOUPIN R. – Scaër (Finistère)

VALLEE

Mais 4 furent abattus :

Pierre GAUTHIER

Jean-Marie L'AZOU

Marcel LE DROGOFF

Robert THOUEMENT

(1)

aujourd'hui Côtes d'Armor

Extrait des « Clandestins de l'Iroise » de René Pichavant

424

De plusieurs wagons, et par des moyens, des hasards différents, d'autres s'étaient extirpés aussi. Quatre d'entre eux, s'esquivant ensemble, tombèrent par malheur sur un peloton de soldats autour de chenillettes en panne près d'un passage à niveau sur la place d'un village. Ils étaient saisis, affreusement mutilés, achevés à la crosse: Jean L'Azou de Plouescat, Robert Thouement de Saint-Brieuc, Marcel Le Trogoff de Muzillac, Pierre Gauthier de Morlaix, dix-neuf ans...

A Langeais, plus loin, en Indre-et-Loire, quelques évasions s'effectuèrent encore, dont celle de François Guéguen de Saint-Méen...

Guillaume Penduff rejoindra Landerneau. Il n'avait rien oublié. Les claques de nerf de bœuf à la « Résidence Colleville » lui faisaient toujours mal. La CIC américain, contacté, le mandata pour arrêter le Bob en question. Avec quelle joie ! Gabriel P..., Schaad ayant plié bagages, avait repris du service dans les FFI, comme si de rien n'était, et se comportait très bravement dans la presqu'île de Crozon. L'inspecteur et Yves Le Saint, brigadier du même commissariat vinrent à Locronan où le P.C. du Commandant Phillipot était établi en l' « Hotel Saint-Ronan » et ils y expliquèrent l'objet de leur visite. P rendait les honneurs à son cousin de la 6<sup>ème</sup>

compagnie, bataillon Bellan de Quimper, tué près de Ménez-yan, en contrebas de la chapelle Sainte-Marie du Menez-Hom, lors d'un combat furieux.

On le pria, sur la place, de descendre du car qui le ramenait vers le théâtre des opérations. Affaire le concernant...

Tandis qu'il pénétrait dans le couloir de l'hôtel, se demandant qui lui cherchait noise, Guillaume Penduff bondit, le revolver au poing, l'appréhenda selon les ordres et il se retrouva bien vite dans les locaux de la gendarmerie. Et là, quelle « danse » mes amis ! Quel défoulement ! Mais chut ! Il paraît que ce n'est pas légal. La résistance ne l'était pas non plus...La justice examinera son cas étrange.

#### Extrait du livre 39/45 du Finistère Tomes Le Grand

Guillaume PENDUFF, inspecteur de police à Landerneau, résistant arrêté en mai 1944 par le trop cité SCHAAD, adjoint du lieutenant KRUGER(2), est parmi les détenus quittant la prison de Pontaniou à Brest le 10 juin.

Dans sa cellule, au sous-sol de la vieille prison maritime aux mains des Allemands, il apprend seulement ce jour-là le débarquement allié en Normandie.

On fait monter les partants dans de vieux wagons de voyageurs, une portière extérieure donnant accès à chaque compartiment contenant sept prisonniers et un Allemand armé.

Il y a là, vus par PENDUFF: Joseph ABALLEA, le docteur BARBARO, réfugié à Brest, arrêté le 8 juin 1944 - il sera probablement libéré au camp Margueritte à Rennes -, Georges LAURENT, arrêté le 25 mai à Brest. Condamné par le tribunal allemand à la détention à perpétuité, Serge LAURENT, 20 ans, sans lien de parenté avec le précédent, né à Reims, domicilié dans le Calvados, intercepté en septembre 1943, à Morgat, sans laissez-passer dans la zone côtière interdite où il cherchait à s'évader de France, LE POULEUF (fils), Jean LE PULLOCH, Yves QUINQUIS, de Hanvec, arrêté par le kommando de Landerneau. La plupart s'évaderont en cours de transfert vers l'Allemagne... A citer encore, Henri PROVOCTIC, notaire à Ploudalmézeau, résistant, victime de sévices et d'une atroce flagellation lors des interrogatoires dont il souffrira encore au camp Margueritte, Joseph MOUDEN, de Tréglonou, décédé à Neuengamme.

Avant que le train ne s'engage sous le tunnel de Quimerc'h, PENDUFF souffla à QUINQUIS: «On y va, par la vitre» (après avoir collé la sentinelle dans le couloir). « Non pas ici, chuchote QUINQUIS, il y a des "fritz" aux deux bouts.»

Ils n'ont pas le droit de bouger et ne se rendront pas compte du raccordement - du moins on peut le supposer - de la rame venant de Brest aux wagons à bestiaux dans lesquels les prisonniers de Saint-Charles vont être embarqués au passage à niveau de Saint-Yvi. C'est donc assis qu'ils feront la longue semaine de voyage entre Quimper et Rennes.

Ils demeurent confinés dans leurs voitures, sauf les rares fois où on les autorise à aller aux toilettes par un couloir sévèrement gardé. A Redon, ils sont secourus directement dans leurs compartiments par la Croix-Rouge française. Cette position assise a ses inconvénients. Au bout d'un certain nombre d'heures, elle devient douloureuse et les jambes enflent.

De « Margueritte », PENDUFF gardera un très mauvais souvenir, notamment d'y avoir souffert de la faim.

D'une fenêtre à l'autre des baraquements, il aperçoit le gardien de la paix Joseph PLANTE (3), de Brest, qui lui crie :

« Je te reconnais encore, mais tu as drôlement maigri. »

Il lui renvoie, amicalement :

« Toi aussi, tu as coulé ! »

A la même fenêtre, PENDUFF manque un jour de perdre la vie. Le soldat de garde est tellement affreux sous son casque que, ayant des raisons personnelles de ne pas aimer l'occupant, et son gardien, il se laisse aller à lui faire une grimace se rapprochant de la sienne.

L'autre le couche en joue. Il se baisse sinon il recevait la balle en pleine tête. Un sous-officier prévient que le soldat a reçu l'ordre de tirer sur ceux qui se moqueraient de sa laideur.

La journée du 1<sup>er</sup> août est à marquer d'une pierre blanche. PENDUFF et ses camarades reçoivent de la Croix-Rouge un substantiel colis lequel contenant du miel, du sucre..., appréciable secours avant le voyage.

Guillaume PENDUFF quitte Rennes le 3 août Cette fois, soixante prisonniers doivent s'entasser dans un des wagons à bestiaux de la Reichsbahn.

Redon, Nantes, Segré, le train stoppe un moment à Carquefou. Debout, torse nu, car l'atmosphère dans ce fourgon est très lourde, Guillaume PENDUFF, qui a près de lui Joseph LE CANN, de Hanvec, voudrait s'asseoir. Mais il n'y a pas de place. De rage, il frappe la paroi du wagon. Surprise ! Un panneau s'en détache, celui de l'ouverture d'aération. On a tât fait d'écarté, à l'extérieur, la garniture de barbelés. Mais le train s'arrête. On remet le panneau en place. L'Allemand posté dans la cabine du serre-freins toute proche descend sur la voie, puis rembarque ; le train repart.

### Récit de Joseph ABALLEA

JOSEPH ABALLEA réussit une évasion collective avec ses camarades bretons.

Le 1er août 1944, Joseph est interné pour faits de résistance au Camp Margueritte à Rennes. Depuis quelques jours, une nouvelle circule parmi les prisonniers de ce camp et de la Prison Jacques Cartier de Rennes : les troupes américaines salvatrices approchent, l'espoir et l'anxiété se mêlent alors dans les cellules où l'on sait que les heures qui viennent vont être décisives, libération ou déportation ???

Le grand départ semble plutôt imminent, et une grande agitation règne dans tout le camp. Alors, les gardiens pénètrent dans le baraquement en hurlant selon leur bonne habitude. Tout le monde dehors, et bien entendu, vite, vite, et tout le monde en rang par quatre; et c'est le compte, et le re-compte, et encore le compte, car quelque chose ne va pas: le compte n'est pas bon, et il n'a jamais été bon d'ailleurs dès qu'il s'agissait de compter des Français, les gardiens s'engouffrent dans les baraques et les fouillent de fond en comble, allant même jusqu'à déplacer les matelas entassés. Peine perdue. Mais les gardiens avaient raison : il manquait à l'appel le Gendarme PEIRON, qui était encore en tenue, et caché sous le toit.

Intervient un officier allemand qui, assisté d'un interprète, prévient gentiment les futurs déportés que pour toute tentative d'évasion, DIX prisonniers seront fusillés immédiatement... Cela donne quand même à réfléchir!



Enfin, la longue colonne s'ébranle sous bonne escorte, mais elle tourne le dos à la gare : c'est que l'embarquement va avoir lieu le long d'une ligne de chemin de fer où une cinquantaine de wagons à bestiaux et de wagons plate-forme attend les déportés- qui parviennent sur place après un certain temps de marche. Ils sont à Saint-Jacques-de-la-Lande, et l'embarquement se fait comme à l'habitude, sans ménagement. Dans le wagon à bestiaux, il y a quatre gardes allemands.

De Rennes à Redon, ce wagon se trouvait en queue de convoi, mais par malchance et renversement du sens de marche, il se retrouve en tête à Redon, ce qui n'empêche pas nos déportés de chanter une vibrante " Marseillaise " en dépit de diverses menaces. Arrivée à Nantes; mais le convoi reste à l'arrêt jusqu'au soir, sous un soleil torride. Il fait 38° et les détenus souffrent outre de la chaleur, de la soif correspondante. Les Allemands ont profité de l'arrêt prolongé pour barricader les fenêtres d'aération au moyen de barbelés, et ils ont même cadenassé les portes, ce qui n'était pas nécessaire jusque-là puisqu'il se trouve quatre gardes dans le wagon, mais cette fois, ils ont pris le large et les déportés se trouvent ainsi livrés à eux-mêmes. Ils sont debout depuis le départ, et à la soif et à la chaleur, s'ajoute maintenant le manque d'aération, si bien que quelques malheureux, étouffant littéralement, ont des malaises.

Cette situation ne peut finir que si l'on réussit à s'évader et elle pousse à envisager fermement la tentative. Les déportés ne peuvent ni s'asseoir ni encore moins s'allonger, mais ils parviennent à prendre quelque repos en s'organisant à tour de rôle. L'évasion a été préparée depuis la veille. En effet, des prisonniers qui s'étaient portés volontaires pour réparer les bicyclettes des allemands dans le camp, avaient réussi à subtiliser avant le départ toute une panoplie d'outils allant du levier à la tenaille en passant par pince et couteau. Par surcroît, un madrier se trouvait dans le wagon, et il va servir à démolir une partie de la fenêtre d'aération, le reste de l'ouvrage étant terminé grâce au couteau.

Tout est donc prêt pour tenter l'évasion, mais certains prisonniers se montrent hostiles à toute tentative, et menacent même d'alerter les gardiens! Ils ont peur des représailles : les autres s'évaderaient, c'est eux qui paieraient la note à l'arrivée où ils seraient fusillés. Mais les futurs évadés ne pouvaient plus faire marche arrière, les préparations de l'évasion étant par trop visibles !

L'ouverture d'aération a été élargie d'une manière suffisante, tant en longueur qu'en largeur pour permettre le passage du corps d'un homme. Les barbelés qui l'obturaient sont maintenant cisailés. Il ne reste plus qu'à attendre, avec l'arrivée de la nuit, le ralentissement du convoi à la première rampe, et hop ! sautera qui voudra... La fenêtre se trouvant à hauteur d'homme, il convient que des camarades soulèvent le corps du fugueur à bonne hauteur et le passent la tête la première par l'ouverture. Une fois à l'horizontale, ils doivent pousser le corps jusqu'à ce que l'évadé potentiel puisse accrocher la rambarde ou garde-corps de la vigie. Ensuite, il doit prendre pied sur la marche, puis sauter sur le ballast en tentant de faire un roulé-boulé.

Le wagon se trouve être le 4e de la file de la cinquantaine qui constituent le convoi. Les deux premiers à tenter le saut sont Raymond LE PEN, de St Malo et Yves HUGHES de Loudéac. Suivent : PICHON, de Morlaix, Guillaume PENDUFF de Sizun, LE PULÔCH de Brest, Joseph ABALLEA de St Malo et Joseph GARNIER du même pays, Joseph CANN de Hanvec comme Yves QUINQIS, GUILLERMOU de St Evarzec et LE BRICON de Bourbiac, soit au total onze évasions du même wagon, mais d'un autre wagon, le record fut battu avec vingt évasions. ..

Cela faisait quand même beaucoup de monde, et l'évasion avait eu lieu dans la ligne droite avant la gare de Saint-Mars-le-Désert, juste après une courbe. C'est alors que l'alerte fut donnée et que le convoi stoppa. Les recherches furent aussitôt entreprises, et quatre malheureux évadés probablement blessés ou étourdis par la chute, furent repris et fusillés sur place pour l'exemple. Les autres évadés parvinrent à s'égailler dans la nature et à échapper par conséquent à la traque. La population se mit aussitôt à la disposition des évadés pour les aider à se cacher et les nourrir et ils en restent encore très reconnaissants. De ce convoi qui devait passer ensuite à Langeais, s'évada François GUEGUEN de Saint-Méen, ami de Joseph ABALLEA, ce qui fait que sur les trois arrestations pratiquées dans cette petite, commune, il y eût trois évasions au total.

Après avoir sauté, Joseph ABALLEA s'allonge le plus près possible des rails pour éviter d'être repéré et de fournir une cible aux sentinelles, et il s'aperçoit que le convoi est interminable. Il a hâte, et on le comprend, qu'il soit passé pour pouvoir enfin se fondre dans la nature. Il court alors dans la direction opposée à celle que suivait le train, il passe le remblai, mais perd du temps à se dépêtrer d'un taillis de ronces... Une fois dégagé, il parcourt quelques mètres, puis tombe sur un camarade, Vincent TOULLEC de Plouescat, et c'est pour eux deux un moment d'émotion intense. Mais le moment n'est pas aux retrouvailles, et il s'agit de prendre une décision. Mais ils n'en ont pas le temps : une rafale de mitrailleuse crépite, venant interrompre la conversation qui s'amorçait. Ils se séparent d'instinct, et ne devaient se retrouver que quatre mois plus tard à PLOUESCAT.

L'alerte passée, l'évadé reprend sa route dans l'obscurité, ayant réussi, du moins le pensait-il, à semer ses poursuivants. Au moment où il allait franchir une barrière, à l'endroit où se trouve maintenant le monument commémoratif, il entendit le bruit caractéristique d'une arme à feu que son porteur arme, et il fit alors aussitôt marche arrière, profitant de l'avantage que lui donnait l'ombre du clair de lune à cet endroit. Il entendit alors les sommations d'usage, mais la sentinelle ne l'aperçut que lorsqu'il changea de direction pour se mettre à l'abri plus loin, derrière une autre haie. La sentinelle arrosa le secteur et les balles sifflaient aux oreilles de l'évadé pourchassé qui se réfugia à une cinquantaine de mètres dans le lit d'un petit ruisseau à sec où il se camoufla. La sentinelle mitrilla dans les deux sens de la haie où Joseph ABALLEA se trouvait. S'apercevant alors que ses tirs ne donnaient rien, elle fut dans l'obligation de lancer des fusées éclairantes. Bredouille, elle abandonna la poursuite.

L'évadé décida alors de récupérer une de ses chaussures perdues à proximité de son refuge provisoire, car il pensa au risque qu'il aurait encouru si un chien pisteur avait été envoyé sur les lieux, et il se dirigea vers La Goulière où il rencontra une dizaine de personnes du village. Parmi ces dernières, M. Julien BAUDOUIN le prit en charge, le conduisit chez lui et lui servit à boire et à manger. Puis, il lui remit une carte Michelin qui lui était indispensable pour la suite. Quel brave homme! Reprenant sa route, il fait la connaissance de Joseph BODINEAU, puis Félix BARRON et sa famille. Cette famille l'a réconforté et camouflé jusqu'au soir, car les nouvelles étaient mauvaises, en particulier par la mort de 4 évadés, dans le secteur. Au Boissellerie, Joseph ABALLEA devait rencontrer chez Monsieur de BERC, quatre évadés.

Il était alors accompagné d'un camarade de Plouescat, Louis LAMINOT, rencontré en cours de route, alors qu'il revenait sur ses pas, après l'accrochage avec la sentinelle à la gare. Joseph ABALLEA précise qu'il doit une reconnaissance éternelle à ses bienfaiteurs de St Mars-le-Désert, qui est devenu pour lui comme sa seconde patrie. Il ne passe jamais dans la région sans aller se recueillir devant le Monument élevé en souvenir de ces heures tragiques et ne manque pas d'aller rendre visite à ceux de ses habitants qui l'ont recueilli.

Quant à Vincent TOULLEC, il avait réussi à ouvrir la porte d'un autre wagon que le sien, de l'extérieur, au prix d'une périlleuse acrobatie !

### Récit de Monsieur Raymond Le Pen

1er août 1944:-Depuis quelques jours une nouvelle circule parmi les prisonniers détenus par les autorités allemandes de Rennes à la prison Jacques Cartier et au camp Margueritte. « Les troupes américaines approchent, elles sont aux portes de la ville ». Espoir et anxiété se mêlent.. Que vont faire les troupes? ..Que vont faire les gardiens? ..On entend la canonnade, des avions piquent sur la gare. Certaines sentinelles qui longent les fenêtres grillagées consentent à écouter des "propositions" mais ne répondent pas, que pensent-elles? La fièvre monte, on discute ferme. "Ils" ne peuvent nous fusiller, nous sommes trop nombreux... non! Ils vont se gêner ! ..Les Allemands vont se rendre! ..La Croix Rouge va nous faire libérer! La Résistance bloque le camp! ..On va nous échanger contre des prisonniers allemands! Pessimisme et optimisme... De toute façon, les heures qui viennent vont être décisives.

2 août : Une grande agitation règne dans le camp. Les gardiens vont et viennent, brûlent des papiers, transportent des caisses. Quelque chose se prépare. Un bruit circule : de nombreux prisonniers ont quitté la prison Jacques Cartier cette nuit ! 'Pour quelle destination ? Personne ne le sait. Ont-ils été libérés? Fusillés ? Transférés?... Des obus ou des bombes sont tombés près de la prison. Les suppositions les plus fantaisistes se développent. Les sentinelles interrogées ont perdu leur arrogance mais restent muettes.

3 août : Il fait encore nuit lorsque les gardiens pénètrent en hurlant dans les baraques. Réveil en fanfare! ..Tout le monde debout ! Rassemblement dehors par quatre! . .Vite! . .Vite! . .On se hâte de garnir un sac, une valise, l'indispensable... Les crosses, les chiens harcèlent les traînants..

Voilà, c'est parti ! ..Nous n'allons pas tarder à connaître le sort qui nous est réservé. A tout hasard j'emporte quelques bricoles et je glisse dans mon pantalon un loquet de porte que j'ai récupéré et que depuis quelques jours j'ai aiguisé en couteau sur le sol cimenté de la baraque ; ça peut toujours servir ! ..

Les baraques sont vides maintenant de leurs occupants, les sentinelles retournent les paillasses, inspectent les recoins..

Dehors c'est le rassemblement devant les mitrailleuses braquées et puis l'appel, le contre appel, on compte, on recompte, il semble que quelque chose ne colle pas... On refouille la baraque, on compte à nouveau. Le gardien s'entend dire en allemand des choses qui n'ont pas l'air très agréables pour lui. Et nous, nous attendons ! ..

Maintenant, des gardiens accompagnés de chiens nous encadrent. Un officier s'adresse à nous, en français. Il nous prévient gentiment que pour toute tentative de fuite, dix prisonniers seront fusillés immédiatement.. C'est un discours très réjouissant !

Enfin la longue colonne s'ébranle, direction : la sortie du camp. Nous tournons le dos à la gare... deux kilomètres, nous sortons de la ville par le sud.. Les Américains doivent encercler Rennes.. Nos gardiens nous conduisent à eux... Il n'y a pas d'autre solution !

Il y en avait une autre.. Voici une ligne de chemin de fer, un quai d'embarquement, une longue suite de wagons qui attend. Un quai grouillant d'uniformes, des wagons dans lesquels on empile des caisses, des plates-formes garnies de canons. Des wagons à bestiaux chargés d'hommes et de femmes dont les têtes apparaissent aux fenêtres grillagées...Des prisonniers de guerre, des noirs, des américains... Toute la garnison allemande de Rennes est là qui se prépare à s'en aller avec armes et bagages. Comment cela est-t-il possible ? Les trains peuvent donc encore circuler ? Navrante surprise et désenchantement...

Mais il n'est pas question de réfléchir plus longuement à la situation, les gardiens allemands sont là qui nous pressent. Il faut grimper dans les wagons à bestiaux sans avoir le loisir de choisir sa place ou ses compagnons car les coups pleuvent, il faut bourrer! Combien sommes-nous dans ce wagon? quarante, cinquante? en tout cas il faut rester debout, impossible de s'asseoir... trois soldats en armes prennent position devant la porte...

Sur le quai le remue-ménage s'apaise. Une large bande de clarté pointe à l'horizon, le jour se lève... Quelques ordres, et le train s'ébranle emportant son chargement vers une destination inconnue.

La porte du wagon est restée ouverte, mais les soldats nous surveillent... Nous sommes rapidement fixés sur notre direction. Le train roule vers Redon. La campagne qui s'éveille, les petites gares encore engourdies défilent devant nous... Il suffirait d'une bousculade, d'un saut, d'une course à travers les champs... Bien sûr c'est risqué mais... mille projets naissent... deux groupes se forment, ceux qui veulent agir et ceux qui s'y opposent par crainte des sanctions, il est préférable d'attendre.

Voici Redon. Les locomotives, le train en possède trois, doivent faire de l'eau. Les gardiens sautent sur le quai, prennent du recul. Dans les wagons on chante la Marseillaise... A l'extérieur on s'étonne, des groupes se forment, des gens accourent, se renseignent, veulent apporter quelque chose à boire, à manger. Les soldats les repoussent.

Il y a en face de notre train, un autre train à l'arrêt. Une idée me vient: Ce train peut servir d'écran et rendre une fuite possible. J'explique par gestes à une sentinelle qu'une envie pressante tenaille mes entrailles et que s'il était gentil, je pourrais me soulager là, entre le quai et le train à l'arrêt. Une fois dans la tranchée, un plongeon et à la grâce de dieu... L'Allemand accepte que je descende sur le quai mais pas question de pudeur, il refuse que je descende sur le ballast, il m'indique du bout de son fusil l'emplacement qu'il me destine, au milieu du quai. Je joue les pudiques mais rien à faire, un grand coup de botte m'aide à remonter dans le wagon. C'est raté... A l'avant du train un coup de feu éclate, quelqu'un a peut être eu la même idée que moi.

Le ravitaillement est terminé, le train reprend sa route vers Nantes. Il commence à faire chaud dans le wagon et faim et soif.. La gare de triage de Nantes, nous y passons l'après midi près d'un train de munitions. Les gardiens mettent à profit cet arrêt de plusieurs heures pour cadenasser les portes des wagons et obstruer les ouvertures avec du fil de fer barbelé, nous étouffons, nous dansons d'un pied sur l'autre mais nous n'avons plus de gardiens. Nous pouvons parler plus librement et examiner l'intérieur du wagon en détail. Quelles possibilités offre-t-il? ..Le hasard a fait que le nôtre est un wagon déjà ancien, dans deux de ses angles il possède à hauteur de regard deux trous d'aération ronds, de quinze à vingt centimètres de diamètre et séparés de trente cinq à quarante centimètres. L'une des planches qui séparent ces trous est un peu fissurée. On ne peut plus passer le bras par les trous car les Allemands les ont condamnés par du fil barbelé. Il existe cependant là une possibilité, mon loquet doit pouvoir servir de couteau et de levier.

Je n'ai pas caché à mes compagnons que j'avais l'intention de tenter quelque chose et le plus vite possible car les premières tentatives bénéficient de la surprise. Cet espoir a groupé autour de moi une quinzaine de partisans résolus à m'accompagner dans l'aventure et qui se déclarent prêts à suivre mes directives. Le reste du wagon est beaucoup moins enthousiaste. De nombreux prisonniers ne croient pas à la réussite, quelques-uns sont fermement opposés au projet par crainte des sanctions. On discute ferme...

Lorsque le soleil commence à baisser à l'horizon, le travail est lancé, nous sondons le bois et millimètre par millimètre, la fissure s'élargit.

Des la tombée de la nuit, le train reprend sa marche. Nous apprendrons plus tard qu'il roule vers Châteaubriant.

Le travail de termites se poursuit. L'outil n'est guère commode, il fait mal aux mains. Le bois est dur mais nous nous relayons et l'ouvrage avance...

Au dehors, c'est une belle nuit d'août très douce. La campagne est calme, les prairies, les moissons, les bosquets, les lumières des fermes tournent inlassablement leur ronde autour du train qui nous emporte. Dans un ciel extrêmement pur, une lune magnifiquement ronde s'est levée et accompagne notre course. On y voit presque comme en plein jour. Cette clarté nous aide pour notre travail mais elle sera très gênante quand il faudra passer au deuxième stade de notre tentative. Tant pis! ..d'autant que le bois maintenant traversé est attaqué par le loquet utilisé en levier...

Nos camarades du wagon qui ne partagent pas notre espoir tentent de dormir, debout, serrés les uns contre les autres. La masse compacte épouse le rythme du train qui inlassablement poursuit sa course.. Parfois des plaintes s'élèvent. La faim, la soif, la fatigue grandissent, une odeur de sueur et d'urine empeste l'air..

Nous avons maintenant réussi à faire sauter le bois et à rejoindre les deux trous. Nous ne pouvons plus revenir en arrière, l'affaire est trop engagée... Il faudra prendre des précautions à cause de la lune... Les dernières directives sont données... Le premier homme qui sortira ouvrira, de l'extérieur la porte du wagon, celle ci ouverte, il faudra sauter dans le calme, un homme tous les cinquante mètres, il devra se plaquer au sol et ne plus bouger jusqu'à ce que le train ait disparu. Si la chance est avec nous,

nous réussissons! J'ai pris l'initiative de cette action et chacun m'écoute attentivement. Je sens que dans le groupe de volontaires qui s'est formé, on est décidé à aller jusqu'au bout de l'aventure. Après la disparition du train, les évadés se regrouperont par deux pair et impair et s'éparpilleront ainsi dans la campagne. Tout paraît simple mais une étrange inquiétude nous tenaille le ventre et grandit au fur et à mesure que le trou s'élargit... Le train continue à rouler, monotone, endormant, irréel...

On écarte maintenant les fils barbelés, on les tord, on les casse, les derniers éclis de bois sont enlevés. Voilà notre trou suffisamment grand pour qu'un homme mince puisse s'y glisser. Les bras, la tête, le torse et le reste du corps.. Retenu par les pieds, il faudra faire un rétablissement en cherchant un appui à l'extérieur

On répète les consignes, chacun reconnaît son compagnon de fuite et prend son rang. Une dernière poignée de main, c'est le moment. Bonne chance! ..

On me pousse, les bras, la tête passent... le torse, je l'ai assez large, a plus de mal à suivre... L'air vif de la nuit me fouette le visage, je me tortille... du dedans les camarades me poussent et me retiennent, ça y est ! ..Les barbelés agrippent ma chemise et la déchirent pendant que je glisse à l'extérieur, la tête en avant, cherchant des mains quelque chose à quoi me retenir. Voilà sur la gauche. Un coup de rein, je suis dehors... La peur a maintenant disparue. Je tente de m'approcher de la porte du wagon, ce n'est pas facile, une chaîne, un cadenas, les secousses du train, aucun appui de ce côté, rien à faire... Je signale ces difficultés aux camarades qui attendent... Il faudra que chacun suive le même chemin ! ..

Mon camarade de saut effectue sa sortie, je guide ses mains, je me recule pour lui laisser une place et j'aperçois dans la cabine du serre-frein dont le wagon suivant est pourvu, une sentinelle allemande... Elle dort, la mitraillette sur les genoux... Heureusement les branchages qui camouflent le toit des wagons font une ombre complice et le train est assez bruyant ...

Mon camarade m'a rejoint, nous sautons à quelques secondes d'intervalle.

Je suis à terre et je rampe vers le fossé qui longe la voie.

Tout s'est apparemment bien passé ! Pas de douleur ! .. A droite le roulement du train sur les rails. Je lève la tête, il passe imperturbable. Le bruit des roues me remplit les oreilles, interminablement. Une autre locomotive, d'autres wagons... Mais ce train n'en finira donc jamais de passer ? ..

Voici que le roulement change de tonalité... Il s'éloigne. Le dernier wagon est passé... J'aperçois sa lanterne... Ouf !

Yves ne doit pas être loin, je l'appelle, il me rejoint et nous nous embrassons. Nous sommes libres !

La queue du train est encore visible à quelques centaines de mètres ; mais voici qu'une fusée éclairante éclate au-dessus du train, descend lentement... des coups de feu... des balles traçantes zèbrent la nuit... un grand crissement de freins, le train stoppe et l'enfer se déchaîne... Les Allemands hurlent, des silhouettes traversent en courant l'immense prairie inondée de lune. Il semble qu'on tire de partout. Ce n'est pas le moment des congratulations... Il faut fuir.. On entend maintenant des aboiements de chiens...

Nous longeons les haies, contournons une maisonnette. La clarté de la nuit nous gêne et nous aide à la fois. Nous nous empêtrons dans des broussailles... Nous surprenons une ombre qui se cache... Qui est-il celui là ? Que fait-il ? Il a peur de nous qui avons peur de lui, nous changeons de direction, il faut nous éloigner du train. Nous avons l'impression que derrière, une véritable bataille s'est engagée... Nous fuyons, mais notre fuite est jalonnée par les aboiements des chiens de ferme. On pourrait facilement suivre notre trace à cause de ces gueulards ! ..

Nous marchons, le bruit de la fusillade s'atténue.. Nous traversons des routes. Nous pataugeons dans un marécage. Voici une rivière.. Des moustiques voraces s'acharnent sur nous, ils sont de taille et nombreux... Il nous faut fuir les moustiques, ils nous dévoreraient sans pitié!

Nous sommes libres, mais où sommes-nous ? Nous nous sommes volontairement éloignés des routes."Nous sommes fatigués, affamés, à moitié nus, pas tellement beaux à voir. Dans un coin de champ, nous nous reposons et tentons de dormir un peu, mais le froid de la nuit nous en empêche. Le Jour se lève. Il faut chercher un abri.

Nous approchons d'un village et nous nous dirigeons vers une maison dont une femme ouvre les volets... A notre approche les volets se referment... Pas de chance!...Nous n'insistons pas. Beaucoup de maisons sont encore endormies... Mais voici un moulin... Les portes sont ouvertes... Allons-y... Un homme déjà âgé, une femme, un moment surprise... Nous nous expliquons.. . Nous sommes bien tombés... Nous pouvons rester là... les Allemands passent souvent... Mais le meunier sait où nous conduire, il connaît quelqu'un d'un maquis... En attendant nous allons nous réchauffer, manger quelque chose, changer nos guenilles... Café chaud et tartines. Le premier verre de vin, la première cigarette... nous nous sentons euphoriques! ...Nous commençons à y croire! ...

Nous sommes à SUCE, Loire atlantique. La rivière? ..C'était l'Erdre. Pas d'allemands à Sucé mais beaucoup de passage.. Nantes n'est pas loin...

Maintenant que nous sommes restaurés, il faut partir...

A SUCE, la famille LE TALLEC nous accueille fraternellement, nous héberge pour la journée. Le fils se trouve au maquis de Nort sur Erdre (ancien maquis de SAFFRE), il viendra nous récupérer la nuit suivante. Le 5 août, le maquis compte deux nouvelles recrues bien décidées à ne pas ménager les troupes allemandes se repliant vers l'est... Mais ceci est une autre histoire.

La nouvelle de l'évasion se répandit rapidement dans la région. Elle avait eu lieu à Saint-Mars-du-Désert vers minuit, à une quinzaine de kilomètres de Sucé. Les détails fournis étaient souvent contradictoires, il y avait eu des morts : onze, quatre?

Nous voulûmes avoir des renseignements plus précis et connaître ceux de nos camarades qui avaient payé de leur vie leur tentative de retrouver la liberté. Nous nous rendîmes à Saint-Mars avec un groupe de résistants. Nous ne pûmes reconnaître nos

camarades de wagon dans les quatre cadavres massacrés par les Allemands. Il est vrai qu'ils étaient méconnaissables, tant ils avaient reçu de balles et de coups. Nous retrouvâmes également un groupe d'évadés de notre wagon, regroupés et hébergés dans un château. Ces camarades nous confirmèrent que les morts ne faisaient pas partie de notre groupe... De notre wagon, onze hommes avaient pu s'enfuir avant le commencement de la fusillade, ils étaient tous vivants.

Petit à petit le mystère s'éclaircit...

Dans un autre wagon, des prisonniers avaient eu la même idée que nous... Leurs efforts avaient abouti au même moment... Chance ou malchance, ils avaient réussi à ouvrir toute grande la porte du wagon, uniquement verrouillée par un fil de fer. La porte ouverte, une vingtaine de prisonniers avaient effectué un saut groupé... C'est sans doute l'importance de ce groupe s'éparpillant dans la prairie qui avait donné l'alerte... La nuit était trop claire et trop dangereuse.

D'ailleurs, le reste de ce deuxième groupe d'évadés ne semblait devoir sa survie qu'à une chance extraordinaire...

En effet, le hasard ou le destin, les deux réunis sans doute, avait fait qu'une petite colonne d'autos mitrailleuses allemandes avait établi son bivouac de nuit en bordure d'une petite route, sous le couvert de chênes épais, route séparée de la ligne de chemin de fer par la grande prairie que devaient traverser les évadés. Les prisonniers groupés sautèrent entre le train et la colonne allemande au repos... L'alerte fut donnée... Le train stoppé... les coups de feu éclatèrent intensément... La colonne réveillée en sursaut se crut attaquée et répliqua... Surpris, devant cette fusillade imprévue, les Allemands du train crurent pendant un moment à une attaque du convoi par la Résistance... il s'ensuivit un moment d'affolement dont profitèrent les évadés.

L'un de ces évadés, caché derrière un tronc d'arbre, vit une auto mitrailleuse se diriger vers lui... affolé, il se crut découvert et les bras en l'air, sortit de sa cachette... le blindé fit demi-tour.. Il le suivit pour se rendre... sur la route l'engin prit de la vitesse et sema notre homme qui se retrouva seul, comprit que personne ne l'avait vu et s'éloigna du danger... Bientôt trente ans après, l'émotion le gagne encore quand il évoque ces instants.

Pendant tout le temps que durèrent fusillade et recherches, les prisonniers enfermés dans les wagons vécurent un immense espoir. Eux aussi crurent à une attaque de la Résistance et se mirent à chanter la Marseillaise... Lorsque le train reprit sa marche, ils furent mortellement déçus...

Le quiproquo entre allemands ne dura pas longtemps... et la chasse aux évadés reprit. Elle dura deux heures! Puis le train se remit en marche après qu'un évadé blessé ait été achevé sur son brancard.

Au cours de ces tragiques événements, la population de Saint-Mars-du-Désert fit preuve d'un grand courage et d'un grand patriotisme. Malgré le danger, elle accourut vers la ligne de chemin de fer, recueillit les corps des évadés massacrés et leur rendit un dernier hommage. Elle cacha et soigna les survivants avec un immense dévouement. Après la libération, un monument fut élevé sur les lieux tragiques, il est sans cesse entretenu et fleuri par les habitants.

En 1967, je retrouvais mon camarade d'évasion : YVES. Nous évoquâmes nos



souvenirs... Je lui parlais d'un projet qui me trottait dans la tête depuis de nombreuses années... Tenter de réunir les évadés du train... Nous décidâmes d'agir sans plus tarder et de lancer un appel dans la presse bretonne car la plupart des prisonniers étaient originaires de notre province.

Dans les jours qui suivirent, nous reçûmes de nombreuses réponses en provenance de tous les départements bretons. Les camarades qui répondaient étaient tout heureux de cette initiative et nous indiquaient les noms et adresses qu'ils connaissaient. Nous reçûmes des réponses de prisonniers évadés à Saint-Mars, mais aussi de camarades évadés plus tard, à Langeais par exemple, à Belfort et aussi de camarades qui n'avaient pu s'évader au cours du trajet et qui avaient terminé leur voyage sinistre à Dachau. Tous étaient désireux de participer aux « retrouvailles ». L'enquête qui fut ainsi menée nous permit de déduire que sur les deux milles déportés du train du 3 août 1944, il y avait en 1967 deux cents à deux cent cinquante survivants...

Les retrouvailles eurent lieu à Rennes en 1968, elles furent émouvantes et la journée parut bien courte. Une plaque commémorative fut inaugurée à la prison Jacques Cartier. On décida de créer une amicale. Depuis 1968, chaque année, une journée du souvenir rassemble les survivants. Des cérémonies sont organisées. Rennes, Saint-Mars, Langeais, Plouescat, Guénin.

### Récit de Madame REDOUTE

(réalisé de façon aussi exacte que possible, cinquante ans après)

Ma mère et moi-même avons été arrêtées par la Milice et la Gestapo, le 20 avril 1944, à notre domicile « Hôtel du cheval d'or, place de la gare à Rennes. Nous attendions notre chef de réseau qui, accompagné de trois résistants, devait rencontrer à Paris un envoyé de Londres, pour recevoir des messages concernant des terrains de parachutage, ainsi qu'une somme de 120.000 francs de l'époque, pour payer les propriétaires de ces terrains. Ces camarades sont arrivés par le train de 14H30, suivis très peu de temps après par la Milice et la Gestapo qui ont envahi l'hôtel. Nous avons été tous rassemblés dans la salle à manger – dos au mur et les menottes – soit 9 résistants, 6 employés de l'hôtel, plus les clients qui se trouvaient à l'hôtel à ce moment. Nous avons été dirigés ensuite au siège de la Gestapo pour interrogatoires musclés, plusieurs de nos camarades ont été torturés ; à minuit, nous avons rejoint la prison Jacques Cartier. Trois jours après, le personnel et les clients ont été relâchés, après contrôle d'identité ; ce qui a permis aux allemands de vider l'hôtel tant au point de vue de la cave que du ravitaillement.. En prison, nous avons subi plusieurs interrogatoires – le dernier eut lieu pour moi le 23 mai où j'ai été violemment battue, Maman est passée le 29 mai, devant le même officier, elle n'a pas été battue, mais elle

est restée 12 heures en confrontation -. Nous avons subi également plusieurs gros bombardements dont celui du 9 juin après le débarquement. Les forteresses volantes ont anéanti tout un flot de maisons du quartier de la gare, dont notre maison.

Connaissant l'avance des alliés du front de Normandie, nous pensions être libérées. Hélas, une fois de plus, nous avons été bien déçues.

La journée du 2 août, les Allemands, qui avaient mis des munitions et des canons anti-aériens à la prison, ont commencé à tirer sur les américains qui arrivaient dans la banlieue de Rennes. Ceux-ci ont riposté, et les premiers obus ont transpercé nos cellules ; affolés, les Allemands rejoignent les abris, et dans la prison c'est l'émeute, plusieurs camarades défoncent leur porte avec les lits métalliques et la chaise de la cellule. Les gardiens nous ouvrent les portes et nous descendons aux sous-sols, dans les abris, uniquement les femmes, les hommes restent dans leurs cellules.

Nous avons un gros espoir, que les résistants de l'extérieur viennent nous libérer. Hélas ! Personne n'est venu !!! Et à minuit, nous avons pris le chemin de la gare, rue Jules Verne, encadrés par nos gardiens armés. Ils nous ont fait monter dans des wagons de voyageurs de deuxième classe et à 6 heures du matin, nous avons changé pour prendre les wagons à bestiaux, et sommes partis sur Redon où nous avons été ravitaillés par les équipes du Secours National. Puis le train est parti sur Saint-Mars-du-Désert, où nous avons entendu des coups de feu, le train s'est arrêté, nous n'avons jamais su ce qui s'était passé.

C'était la nuit, puis nous sommes repartis sur Nantes, où nous sommes restés un bon moment en gare malgré les alertes – Dans chaque ville, nous embarquions les prisonniers de la ville, puis Angers, le Lion d'Angers où nous avons récupéré le deuxième train, parti de Rennes le 3 août, qui avait suivi le même itinéraire que le nôtre, et qui a connu le drame à St-Mars, avec les évasions et les assassinats de certains évadés-

Depuis cet arrêt, nous n'avons qu'un train, outre les prisonniers des prisons, les prisonniers militaires du débarquement et les déserteurs allemands. Le train était tellement long, nous avons deux locomotives, l'une tirant le train et l'autre en fin de convoi. Ensuite nous arrivons à Langeais où les aviateurs anglais mitraillent notre train, nous avons plusieurs tués, dont une de nos camarades morts quelques jours après faute de soins, de nombreux blessés et également de nombreuses évasions. Le soir, le train a été à nouveau mitraillé, les Allemands nous ont placés dans des baraquements de l'organisation Todt pour passer la nuit. Le lendemain ils ont réquisitionné des camions pour nous conduire à Saint-Pierre-des-Corps reprendre le train. Les hommes ont marché pendant ces vingt kilomètres pour nous rejoindre. Nous avons continué notre périple par Paray-le-Monial, Monceau-les-Mines, Beau, la forêt de Dôle, où plusieurs prisonniers se sont évadés, pour arriver à Belfort au fort Haty le 15 août.

Le 23 août, divers convois se sont formés à Belfort, les femmes pour Ravensbrück, les hommes soit au Struthof, soit Meuengham et Mathausen. Une bonne partie de ce convoi a été libéré à Belfort. Le 4 septembre, nous arrivons à Ravensbrück après avoir essuyé plusieurs alertes et mitraillages sur la route.

Depuis le début de la guerre, ma mère et moi faisons une résistance individuelle, nous avons des armes, qui nous avaient été laissées par des officiers français, qui à la débâcle, en 1940, avaient perdu leur régiment.

L'hôtel dans lequel nous vivions, ma mère et moi, était réquisitionné par l'armée allemande, pas en totalité, mais deux étages sur trois et une salle à manger sur deux.. Dès le début de 1943, nous avons pu entrer en contact avec des représentants des réseaux de Résistance. – Et ainsi nous avons été embrigadés comme des soldats, pour

donner des renseignements sur la direction des convois allemands qui transitaient en gare de Rennes. Nous avons ravitaillé des aviateurs anglais et américains dont les avions avaient été abattus par la défense allemande -.

Ces aviateurs avaient pu échapper à la Gestapo. Le plus gros convoi que nous avons eu à ravitailler fut en octobre 1943 une dizaine d'aviateurs plus leur accompagnateur pour les diriger ensuite sur les Côtes d'Armor, où des vedettes rapides anglaises venaient les récupérer. Notre vie s'est continuée ainsi jusqu'au 20 avril 1944, date de notre arrestation.

### Récit de Vincent TOULLEC

Comment de courageux Morlaisiens échappèrent aux allemands.

Ce récit hallucinant nous a été transmis par notre camarade Vincent TOULLEC, de la Région Bretagne, et il en est l'un des héros. Qu'il en soit ici remercié, car ces événements seront versés au dossier de notre histoire ô! Combien dramatique! Il est bon que ces faits soient connus du public, car ils font désormais partie intégrante de l'histoire de notre pays.

Le 11 mai 1944, les Feldgendarms effectuaient une descente au Café des Mouettes, 26 Quai de Léon, à Morlaix, et y arrêtaient, à la suite d'une dénonciation (toujours !), environ 25 personnes qui assistaient à un repas de fiançailles, lequel fut, bien sûr, passablement perturbé...

..Après interrogatoire, plusieurs personnes furent retenues et mises en état d'arrestation, notamment : Jean RANNOU, 21 ans, de la Barrière de Brest, Pierre GAUTIER, 19 ans, rue du Général Le Flô, Jean CIZAIRE, 19 ans, I, rue Courte, Jean PICHON, Jean GUILLERM, Mesdames CIZAIRE, Augustine LAMANDA, LECOMTE, et Melle Christiane LE SCORNET, la jeune fiancée de Jean CIZAIRE. Par la suite, les Feldgendarms arrêtaient plusieurs autres personnes, dont M. Jean LEGRAND, 22 ans, rue Charles Le Goffic, le 12 au matin; René PERROT 21 ans, de St Augustin le 14 mai, le Capitaine GUEZENÉSC, de Carhais le 13 mai.

Certaines de ces personnes devaient subir d'effroyables tortures. Trois des jeunes gens appréhendés, Jean Rannou, Jean Cizaire, et René Perrot, qui appartenaient depuis plusieurs mois à la résistance, ont pu s'évader et rentrer à Morlaix. Voici leur récit dans toute sa vérité :

« Aussitôt après notre arrestation, précise Jean Rannou, nous avons été amenés à la Feldgendarmerie où nous sommes restés jusqu'au 18 mai. On nous laissa les mains enchaînés dans le dos nuit et jour et on nous frappa avec une sauvagerie incroyable. Nos tortionnaires étaient les Feldgendarms, le nommé Schmitt, de la Gestapo, l'interprète Koenig, et trois miliciens, venus spécialement de Quimper. On nous frappa sur toutes les parties du corps avec des barres de fer et de câble d'acier, de trois dimensions, recouverts de caoutchouc. On nous attachait les mains et les pieds,

et on nous immobilisait en nous passant une barre de bois entre les bras et les jambes, à la hauteur des coudes et des genoux. Tantôt, pour mieux nous frapper, on nous suspendait par les poignets. On nous portait des coups terribles sur la nuque et aux endroits les plus sensibles. Les femmes étaient frappées avec la même violence sur les seins. Je me suis moi-même évanoui trois fois, nous précise Jean Cizaire, et j'ai vu martyrisée devant moi ma mère et ma fiancée. Les miliciens nous piquaient cruellement avec des épingles, et nous brûlaient avec leurs cigarettes. Ils nous frappaient et nous portaient des coups de pieds au bas-ventre à tel point que nous urinions du sang. Nos corps étaient noirs de coups ; nous ne pouvions remuer qu'avec beaucoup de peine ; certains n'avaient même plus la force de se tenir debout.

René Perrot précise ; j'avais d'énormes bosses sur les omoplates, les cuisses et les bras tuméfiés. Pour m'obliger à parler, les miliciens me sautaient à pieds joints sur le ventre ; ils me plongèrent la tête dans un trou d'eau qui se trouvait dans la cour de la Feldgendarmérie. Ils auraient pu me tuer, mais jamais je n'aurais dit ce que je savais. Leurs pires menaces ne me troublèrent plus, même lorsqu'ils parlaient de me couper la langue. Après mon évasion, je portais encore les traces des chaînes sur les poignets.

Après ces terribles épreuves, poursuit Jean Rannou, nous avons été transférés le 18 mai dans la prison de Pontaniou, à Brest jusqu'au 2 juin. Là, on nous jeta par quatre dans des cachots immondes, nous laissant pour ainsi dire sans nourriture. Puis, de Pontaniou, nous fumes expédiés à Rennes dans un Camp de concentration. Les malheureux qui étaient déjà dans ce camp se trouvaient dans un état lamentable. Les poux, la gale, la dysenterie faisaient d'épouvantables ravages. Les prisonniers y étaient aussi torturés. Nous avons vu l'un d'eux être frappé alors qu'il avait été suspendu au plafond par les pouces. Le 3 août, les choses allaient mal pour les Boches. A trois heures du matin, on nous fit quitter le camp de Rennes pour prendre un train.

On nous entassa par 50 dans des wagons à bestiaux, bien entendu sans nourriture. C'est seulement à Nantes qu'une boule de pain pour trois fut distribuée.

Après nous être concertés dans notre wagon, raconte Jean Rannou, nous décidâmes de tenter l'évasion. A Morlaix, Keller nous avait annoncé que nous étions condamnés à mort et que nous serions fusillés au début d'août. Le 4 août à 1h 20 du matin, par un beau clair de lune, je réussis à ouvrir une fenêtre se trouvant dans le coin et en haut du wagon allemand qui nous transportait. Un de nos camarades, Vincent TOULLEC, de Plouescat, se faufila par cette ouverture, et tandis que nous le tenions par les jambes, il se laissa tomber la tête en bas. L'opération réussit très bien. Alors, bien que le train fut en marche, tous les jeunes sautèrent. Ce fut une lutte éperdue. Nous apprîmes par la suite que notre évasion avait eu lieu près de Saint Mars du Désert, petite commune de la Loire Inférieure à 21 Kms au Nord-Est de Nantes..

Malheureusement, poursuit-il, les Boches s'aperçurent de ces départs et ils se mirent à tirer après avoir fait stopper le convoi. Ils alertèrent une colonne de chenillettes qui passait par là, tandis que des fusées éclairaient la campagne alentour. Les Boches lancèrent des chiens à nos trousse, la chasse à l'homme commençait.

Avec mon camarade Le Pulloch, élève de St Cyr, de Brest, qui s'était blessé en tombant sur le ballast, je réussis à gagner les bords des marais. Nous restâmes cachés tous les deux pendant 48 h, tandis qu'avec un dévouement admirable, des paysans de Saint-Mars-du-Désert venaient nous apporter à manger et à boire, en fait de boisson, il s'agissait de Muscadet.

On nous apprit alors que la plupart de nos camarades avaient été tués par les Boches. C'était notre bon ami Pierre Gautier qui avait été abattu d'une rafale de fusil-mitrailleur alors qu'il venait de sauter sur le ballast. C'était Jean-Marie Lazou, de Plouescat, père d'un enfant, qui, ayant été blessé, avait à ses côtés un prêtre et une soeur. Des Boches arrivèrent, l'emmenèrent et le jetèrent dans un fossé où ils l'achevèrent d'une balle dans la tête. C'était aussi Robert Thouement, de Chateillon, et Le Drogoff du Morbihan.

Sans se soucier du danger qu'ils couraient, les habitants de Saint-Mars-du-Désert, les Allemands étant encore dans les parages, nous accueillirent d'une façon merveilleuse. Ils furent particulièrement dévoués pour nous, Bretons évadés. Ils nous fournirent des vêtements et des chaussures, nous donnèrent à manger et firent une quête afin de nous fournir de l'argent de poche pour nous permettre de rentrer chez nous. Dans un champ, je rencontrais Adrien Moré, de Morlaix, évadé comme moi. Je restai une nuit avec lui. Je rejoignis alors les environs de Château-Gontier, et je rencontrais les premières troupes américaines à Chateauneuf dans la Mayenne. Tous les prisonniers qui s'étaient évadés de Langeais ne furent pas aussi heureux que moi. Les Boches reprirent en effet 70 d'entre eux et les fusillèrent.

Le Docteur Le Duc, qui se trouvait dans le même convoi que les jeunes gens dont nous venons de relater les évasions, a bien voulu nous dire, lui aussi, comment il a réussi à fausser compagnie aux Boches. " J'ai été arrêté le 3 juin, a-t-il déclaré, alors que je rentrais chez moi après avoir assisté à un parachutage. Je fus immédiatement conduit à la Feldgendarmarie. Les Allemands ne semblaient pas avoir de renseignements très précis sur mon compte. Malheureusement, en me fouillant, ils trouvèrent sur moi des documents qui établissaient la preuve de mes rapports avec nos alliés. Pour m'obliger à parler au cours de trois interrogatoires serrés, les Boches me frappèrent brutalement à coups de poing et de crosse de fusil. Ils n'apprirent évidemment rien de la sorte. Je fus alors conduit à Brest et écroué dans l'un des effroyables cachots des sous-sols de Pontaniou. On me transféra ensuite au camp de concentration de Rennes dont je devins médecin à partir du 8 juillet. A la question : comment pouvez-vous décrire l'état sanitaire du camp ? Le Dr Le Duc répond : il est exact, comme l'ont dit Rannou, Perrot et Cizaire, que depuis le 17 juin, les détenus politiques qui s'y trouvaient étaient très mal traités. On ne leur donnait pour toute nourriture, midi et soir, que des choux cuits à l'eau. Il en résulta de nombreux cas d'entérite et de dysenterie avec sang. La Croix-Rouge ayant protesté, on apprit que le responsable de cet état de choses était l'intendant français ( ! ) chargé du camp et qui était en même temps directeur de la prison Jacques Cartier. Cet individu touchait 25 F par jour et par détenu mais il préférait garder l'argent et gaver de choux les

malheureux prisonniers. Son attitude fut telle que le médecin allemand du camp, Heinrich Paul, alla le voir et lui fit de vifs reproches. Il l'obligea à varier les menus et à servir aux détenus des pommes de terre, des carottes et des haricots. Le 2 août, dans la nuit, on évacua le camp et on nous entassa dans des wagons à bestiaux. Le convoi dans lequel nous nous trouvions, comprenait 70 wagons et était remorqué par deux locomotives. Il transportait environ 2.000 personnes parmi lesquelles de 1.000 à 1.200 prisonniers civils, dont 150 femmes, des prisonniers de guerre Américains, Canadiens et Sénégalais, plus des... boches. ! On nous dirigeait, paraît-il, sur Compiègne. En cours de route, de nombreuses évasions eurent lieu à Langeais. Et on connaît la suite.